

LECTURE DÉCOUVERTE N° 40

## **SOUS LE PONT DE PIERRE COULE LA LOIRE**

**Texte de Madame d'Orfond, née Anne de Pitteurs**

Extraits mis en présentation par Yves Cogoluègues et Colette Maunet

### Préambule

*Au mois de juillet 2021 la SAT recevait, par courrier, un livre de 200 pages portant le titre « Sous le pont de pierre coule la Loire » écrit par Mme d'Orfond née Anne de Pitteurs.*

*La dédicace manuscrite sur le livre est la suivante « Aux Tourangeaux intéressés par ces quelques souvenirs ». Anne d'Orfond.*

*De plus, un courrier daté du 9 juin 2021 expliquait les raisons de l'envoi :*

*« Ma famille a vécu dans les châteaux de Valmer à Chancais (sic) et la Côte à Reugny, où je suis moi-même née en 1921 et vécu ma jeunesse. Mon père, Adrien de Pitteurs fut en son temps membre actif de la Société archéologique de Touraine. Comme j'évoque longuement les propriétés familiales ainsi que les propriétés voisines et amies dans mon livre de souvenirs, je vous en adresse un exemplaire pensant que mon témoignage pourra intéresser certains de vos adhérents. Bien sincèrement ». Anne d'Orfond.*

*J'ai immédiatement lu ce livre qui est illustré de nombreuses photographies et qui va trouver sa place dans notre future Bibliothèque d'Histoire de la Touraine. J'ai également complété cette lecture par une petite recherche dans les Bulletins de la SAT pour découvrir que la famille de Pitteurs y avait eu deux membres : Adrien de Pitteurs (1875-1948) mais également Amélie de Pitteurs (1871-1960), sœur aînée d'Adrien. Cette dernière fut bénéficiaire en 1957 du prix Lhuillier de la SAT pour son livre « Touraine, jardin de mon enfance » (1).*

*Dans le livre, Mme d'Orfond présente le déroulement de sa vie, mais pour notre Lecture Découverte nous ne retiendrons que la partie ayant un lien avec la Touraine.*

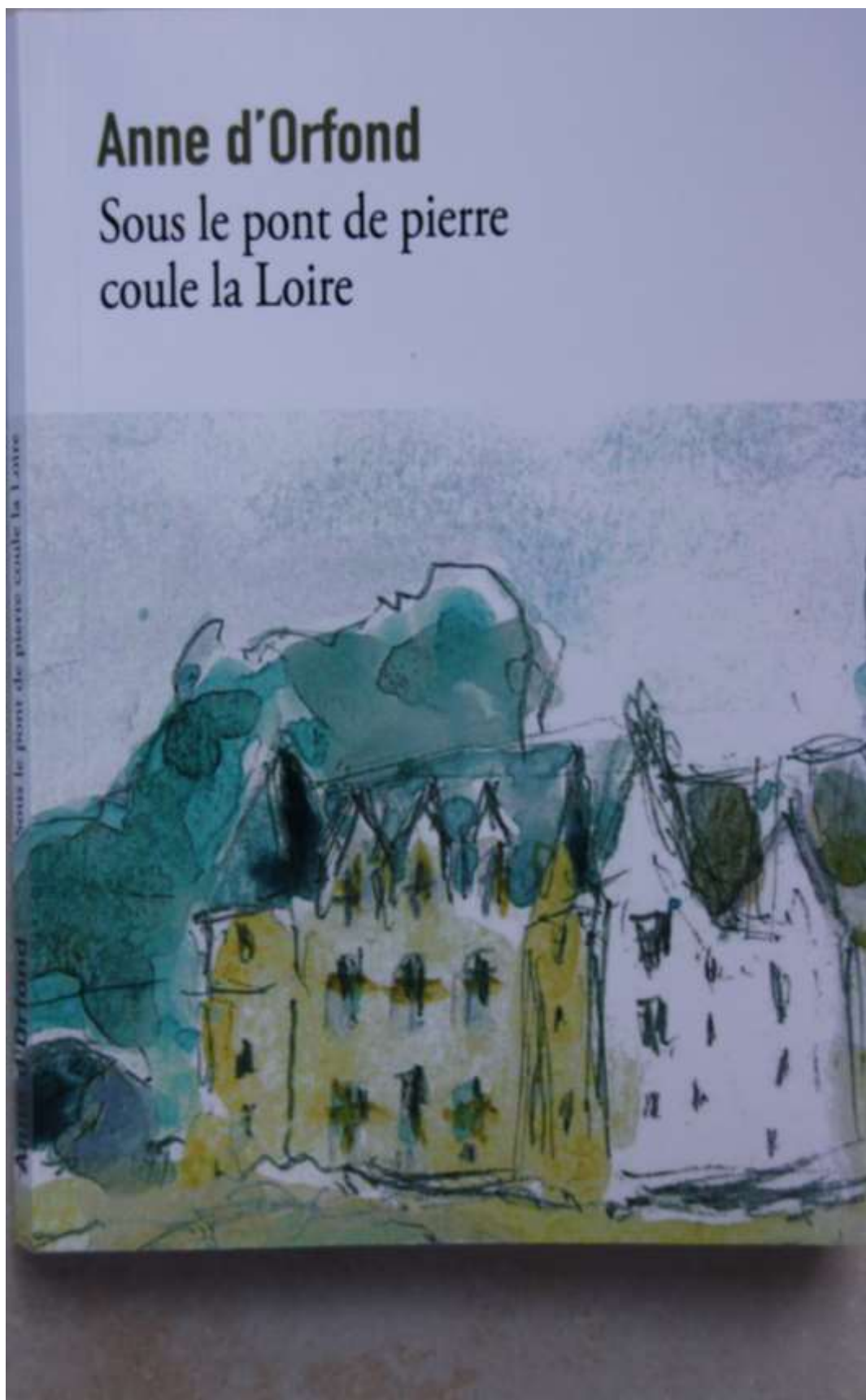


Illustration de couverture : le château de la Côte.  
Aquarelle de Barbara de La Motte Saint-Pierre (nièce de Mme d'Orfond).

*Le livre commence par une brève introduction :*

Pour que ne partent pas en fumée quatre siècles vécus par mes ancêtres, ni mes souvenirs personnels, sans m'attribuer un devoir de transmission, je souhaite exprimer un peu ce que la vie m'a appris. Ainsi j'espère relier les vibrations du passé avec l'énergie du présent pour donner naissance aux promesses de l'avenir.

Suis-je une privilégiée ? oui, sans aucun doute, déjà par l'éducation très stricte qui me fut donnée. Toujours à l'abri du besoin, très aimée sans jamais être gâtée, j'ai compris que le mot « privilèges » imposait des devoirs. Le mot « devoir » ne rime ni avec autorité, ni avec ennui, mais avec amour et générosité, sourire et sens des autres.

Et pourtant, pourtant, j'ai passé toute ma vie à me poser des questions en essayant de poursuivre une ligne de conduite. Fidélité dans la tradition, confiance dans le présent, foi dans l'avenir et en évitant que le cœur ne prenne plus de place que la raison.

*Mme d'Orfond présente ensuite sa famille qui a la particularité d'être belge et française :*

Du côté de mon grand-père paternel, Armand de Pitteurs (1837-1924), une ascendance belge. Du côté de ma grand-mère maternelle, Marguerite de Chabrefy (1844-1922), une ascendance française.

*Concernant l'ascendance belge nous relevons certains détails de la vie de deux aïeux :*

Si nous remontons plus loin, le père de Charles de Pitteurs, Jean Théodore de Pitteurs (1755-1812), syndic de l'hôpital de Saint-Trond, découvrit en 1812 des malversations et fut tué à la sortie de la messe d'un coup de pistolet lorsqu'il les révéla. L'empereur Napoléon, alors en Russie, informé, condamna la ville de Saint-Trond à payer une amende et à faire célébrer un service anniversaire chaque année en l'honneur de cet aïeul.

Mon grand-père paternel, le baron Armand de Pitteurs (1837-1924) était grand serviteur du Royaume, aide de camp du roi Albert 1<sup>er</sup>, très lié au cardinal Mercier, sénateur du Luxembourg (...). Il avait des vues très larges et très avisées sur tous les sujets. Grâce à son mariage, il allait partager sa vie entre le Pont-d'Oye dans les Ardennes belges et Valmer en Touraine avec Marguerite de Chabrefy, née à Valmer en 1844 et décédée au Pont-d'Oye en 1922.

Les Chabrefy possédaient les châteaux de Valmer à Chançay et de la Côte à Reugny ainsi que leurs terres depuis 1730.

#### **• L'installation de mes grands-parents à Valmer**

Mes grands-parents Armand de Pitteurs et Marguerite de Chabrefy se marièrent en 1867 dans la chapelle de Valmer où vivaient mes arrière-grands-parents. Le Domaine de la Côte, tout à côté, à Reugny, était alors loué à l'occasion et difficilement, car aucuns travaux de confort n'avaient été entrepris dans ce décor de pure Renaissance. C'est à Valmer que le jeune couple de mes grands-parents s'installa.

À la mort de son beau-père, Charles de Chabrefy, mon grand-père s'occupa de la gestion du domaine puis il devint le maire du village, bien que de nationalité belge.

Je voudrais ouvrir une parenthèse car, à propos de gestion, il me semble important de dire que toutes les archives concernant Valmer et la Côte sont déposées aux Archives départementales de Tours (...). C'est un hommage à mes ancêtres.

Trois enfants naquirent du mariage d'Armand et de Marguerite : Amélie en 1871 puis Jeanne deux ans plus tard et enfin mon père Adrien en 1875 à Valmer.

Valmer était une propriété joyeuse, habitée par plusieurs générations et un personnel dévoué. Ses parterres fleuris dominaient en terrasse la vallée de la Brenne. Un potager se déployait sous la façade ouest dominant une pièce d'eau que nous nommions « l'étang ».



Valmer à Chançay  
(Fonds photographique de la SAT, cote 0166-0002, auteur inconnu, vers 1930).



Valmer à Chançay  
(Fonds photographique de la SAT, cote 6011-0262, de Pierre LEVEEL en 1968, façade ouest ; vue prise de la terrasse et montrant l'emplacement du château Renaissance qui a brûlé en 1948 dont les ruines viennent d'être abattues).

Sa sœur Amélie, espérant sortir son frère de son célibat lui présenta, en 1914, une charmante voisine de campagne, Isabelle de Bonhome, habitant le Châtelet à Habay-la-Neuve (Belgique). Lorsque mon père épousa ma mère, en 1914, il avait 39 ans. Le mariage fut une véritable fête pour tout le village d'Habay-la-Neuve et de nombreuses personnalités de la région furent conviées.

*Le grand-père maternel, le baron Alfred de Bonhome, (1834-1911) appartenait à une famille de maîtres verriers liégeois. Son ancêtre, Jean de Bonhome, prit la tête de la verrerie en 1660 et des verres signés « Bonhome » existent encore dans la famille et dans les musées.*

*L'épouse du baron Alfred de Bonhome (Emilie COGELS 1848-1919) appartenait à une famille anversoise qui descendait de Rubens par sa première femme, Isabelle Brant.*

#### • **Le mariage de mes parents et la naissance de leurs enfants**

Mes parents se marièrent le 14 janvier 1914 à Habay-la-Neuve, quelques mois avant la déclaration de la Grande Guerre et s'installèrent au château de la Côte à Reugny dont ma grand-mère paternelle avait hérité avec Valmer. La Côte fut le cadeau de mariage fait à mon père, un cadeau très lourd car beaucoup de dépenses s'imposaient pour le rendre habitable, refaire la toiture, installer l'eau courante, l'électricité et le chauffage, consolider la terrasse, etc.

Ma sœur aînée Marie, que nous avons toujours appelée Rima est née en 1915. Madeleine surnommée « Loul » est née le 24 novembre 1919 à la Côte, comme moi le 20 juin 1921.

#### • **Mon enfance à la Côte 1921-1934**

J'ai peu de souvenirs de ma petite enfance.

Il me semble que nous avions un énorme respect pour notre mère, ce qui d'une certaine manière l'éloignait de nous mais n'empêchait en rien un amour naturel que nous ressentions vis-à-vis d'elle.

Cette phrase : « il ne faut pas la fatiguer » était récurrente. Peut-être notre mère était-elle un peu neurasthénique et soignée pour cela. Et mon père, lui, n'était pas toujours là.

Quant à ma sœur Rima, mon aînée de six ans, je crois qu'elle était plus sévère avec nous, ses petites sœurs, que ne l'était notre mère et elle aimait user de son autorité.

Au château nous vivions nombreux, mes parents, nous trois et le personnel traditionnel à cette époque : le jardinier, la lingère, le chauffeur, la cuisinière, le maître d'hôtel, la femme de chambre, l'institutrice. Tous logés dans la propriété, et chacun avait, occasionnellement, un apprenti.

Reugny était une commune de 3.500 habitants à l'époque<sup>(2)</sup>. Je crois rêver lorsque je me remémore les nombreux services proposés : le maire, son adjoint, l'instituteur, le garde-champêtre, le cantonnier, les pompiers et l'aboyeuse dont le rôle était d'inviter les habitants à assister à certaines cérémonies (enterrements, baptêmes, mariages) ; n'oublions pas Monsieur le curé, le médecin et le pharmacien. Les corps de métiers représentés dans le village étaient nombreux : mécanicien, électricien, garagiste, tailleur, épiciier, coiffeur, marchand de bois, boulanger, pâtissier et maçon. Pour compléter ces nombreux services, un ancien employé de maison venait une fois par semaine faire l'argenterie, c'est-à-dire l'astiquer pour qu'elle brille et un horloger venait de Tours une fois par semaine pour remonter les pendules et les mettre à l'heure.

Il me vient également à l'esprit d'autres anecdotes : mon père complimentait la mère Meunier (toujours revêtue de noir des pieds à la tête) sur sa bonne mine et son teint frais. Réponse : « Monsieur le baron peut être sûr que l'eau n'a jamais souillé mon corps ! »

Un autre jour, passant devant le bistrot du village, j'ai perçu la conversation suivante : « tu sais, si tu veux cueillir des morilles, il faut aller dans l'avenue du château de la Côte... oui, mais assez tôt, car les petites demoiselles vont les ramasser vers 9 h du matin ! ».

Le château fut édifié à flanc de coteau en terrasses, sous François I<sup>er</sup>, en utilisant les carrières de tuffeau voisines.

Sous le coteau « du haut », entre le puits et la maison du jardinier, il y avait une suite de caves aux rôles divers : elles servaient à conserver le bois, le charbon, le vin, elles servaient aussi de garde-manger - remplaçant le frigidaire -, une orangerie pour abriter les orangers l'hiver, une buanderie pour laver le linge, une menuiserie pour les petites réparations, une écurie pour l'âne et un garage pour la voiture !



Château de la Côte à Reugny  
(Fonds photographique de la SAT, cote 0183-0004, vers 1930, auteur inconnu).



Château de la Côte à Reugny  
(Fonds photographique de la SAT, cote 0183-0005, vers 1930, auteur inconnu).

### • Ma mère

Je crois savoir aujourd'hui qu'il existe une façon plus tendre d'élever les enfants. J'ai en grandissant découvert qu'on pouvait être plus câliné, embrassé. Ma mère n'était pas dans l'effusion, pour elle l'amour était un sentiment qui ne se traduisait pas par des gestes mais devait naturellement se ressentir.

En moi, ma mère reste quelqu'un qu'on ne juge pas, je garde d'elle un souvenir vénératif et admiratif. Je me rends compte qu'elle m'a beaucoup donné et je pense que cette reconnaissance peut s'identifier à l'amour.

C'était une excellente maîtresse de maison. Toujours très soignée sans être coquette, elle s'habillait de façon classique et nous habillait ainsi. Les vêtements étaient portés par ma sœur aînée puis par ma sœur Loul et moi j'héritais de vêtements souvent un peu usés ou de souliers trop petits.

### • Mon père

Il avait ses saisons de chasse, il était très invité en Touraine, en Belgique et ailleurs. C'était un excellent fusil accompagné d'un chien de chasse remarquablement dressé ; convive très apprécié dans les réceptions, séduisant et brillant. Lors de ma naissance, on me raconta que son chien, Rap, fut tellement jaloux qu'il voulut prendre ma place et se coucha dans mon berceau. On dut le déloger.

Mon père chassait, mais il pratiquait également la pêche au lancer et à la mouche, parfois en Ecosse et ailleurs en Europe.

Comme il était administrateur de charbonnages à Ordenge dans le Limbourg, une charge héréditaire, mon père était souvent parti. Je n'ai pas vraiment souffert de ses absences mais je garde un souvenir de joie de ses retours. Sa présence auprès de nous était une fête.

Nous pouvions aller le voir dans son bureau, en frappant toujours avant d'entrer, lorsque nous étions petites, il aimait nous faire découvrir la lecture ou l'écriture et en grandissant nous parcourions avec lui sa mappemonde, il nous berçait de vers et nous aimions cela. La preuve en est que je garde en mémoire une partie de ce poème de SULLY PRUDHOMME :

Le vase où meurt cette verveine  
D'un coup d'éventail fut fêlé ;  
Le coup dut effleurer à peine :  
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,  
Mordant le cristal chaque jour,  
D'une marche invisible et sûre  
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,  
Le suc des fleurs s'est épuisé ;  
Personne encore ne s'en doute ;  
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,  
Effleurant le cœur, le meurtrit ;  
Puis le cœur se fend de lui-même,  
La fleur de son amour périt.

Toujours intact aux yeux du monde,  
Il sent croître et pleurer tout bas  
Sa blessure fine et profonde ;  
Il est brisé, n'y touchez pas.

Mon père était aussi imbattable en histoire et en archéologie. Sa grande culture était très appréciée par son entourage. Mon père était un homme très érudit.

#### • La journée était très méthodiquement rythmée

La journée était très méthodiquement rythmée. Les bonnes nous réveillaient le matin et veillaient à notre toilette. Le petit-déjeuner était pris en famille dans la salle à manger. Ma mère, qui avait comme principe de se lever à la même heure que le personnel, tenait beaucoup à partager ce moment, elle disait que notre comportement au petit-déjeuner révélait notre état de santé. Nous faisons ensuite de la gymnastique avec notre institutrice puis nous avons classe dans une petite pièce charmante au rez-de-chaussée.

C'était l'angélus de midi sonné par le bedeau à l'église de Reugny qui annonçait le déjeuner à midi. Puis après le déjeuner, notre institutrice nous accompagnait en promenade. Nous longions la Brenne ou emprunions les chemins du coteau dans les bois, parfois sur la route où ne passait personne. Puis nous rejoignons notre salle de classe. Arrivait l'heure du goûter pris dans la salle-à-manger, toujours des tartines et une boisson chaude. Tout cet appareil me semblait normal et naturel, même la présence du maître d'hôtel qui nous servait.

Je dois à ces journées régulières une excellente santé et quand on demandait de mes nouvelles à mon père, il répondait : « Anne, elle n'est jamais malade ».

Lorsque nous avons grandi, de la 6<sup>e</sup> à la 3<sup>e</sup>, nous avons été inscrites aux cours par correspondance Hattemer. Et notre mère remplaça l'institutrice pour surveiller nos études.

Les dimanches, nous voisinions avec les enfants des châteaux des alentours qui avaient nos âges (château de La Vallière, château du Mortier...).

#### • Visiteurs à la Côte

La Côte était classée dans le cahier de la Demeure historique et visitée à quelques occasions par des groupes de spécialistes. Lors de l'une de ces visites un journaliste s'exclama avec emphase en nous regardant : « ces petites demoiselles, qui descendent du peintre flamand Rubens, semblent décrochées d'un de ses tableaux ! » Comme Rima, Loul et moi évitions de prendre du poids, ce compliment nous avait indignées.

#### • Le château de Villandry

Mon père, membre de la Société archéologique de Touraine, sympathisait avec le docteur Joachim Carvallo qui restaurait Villandry qu'il venait d'acquérir, recréant le style Renaissance et les jardins.

Souvent mon père nous y conduisait pour rencontrer son ami. La femme de M. Carvallo, Ann Coleman, héritière de grands sidérurgistes américains, très brune de cheveux, était toujours vêtue de blanc vaporeux. La voyant s'approcher, M. Carvallo s'écria devant nous : « voilà la mouche tombée dans du lait qui arrive ! ». Ce qui nous enchantait, je m'en souviens encore.

La famille voisinait avec le Professeur Robert Debré et sa famille (Olivier, Michel...).

Souvenirs également de Francis Poulenc et de sa maison à Noizay.

*Madame d'Orfond et sa sœur Loul jouèrent le rôle d'infirmières dans un hôpital de Castelnaudary au début de la Guerre (1940). Comme beaucoup d'autres personnes, elle garde un très mauvais souvenir de cette période et elle a cependant pu fêter ses 20 ans à la Côte le 20 juin 1941.*

Si la Touraine était en zone occupée, mon père, en tant que Belge, avait obtenu de la Kommandantur un laissez-passer pour nous permettre de franchir la ligne de démarcation.



### • Un petit garçon, Alain, dont j'étais la marraine. Mon premier grand chagrin

Après Barbara et Yolande, Rima eut un petit garçon, Alain, qui mourut à la Côte en 1945 ; il nous quitta à moins d'un an d'une pleurésie foudroyante qui aurait été soignée à notre époque sans problème. J'ai passé des nuits à lui tenir la main, il me souriait. Il est mort dans mes bras. Ce fut mon premier grand chagrin.

### • Mon père nous quitta (3)

Puis mon père s'en alla d'une maladie cardiaque le 16 juillet 1948. Lorsque Valmer brûla, nous avons vu le château en flammes depuis notre terrasse. Ma tante Amélie, quand elle séjournait chez nous, s'asseyait toujours de façon à tourner le dos à Valmer pour éviter tout retour en arrière, car les nouveaux propriétaires, les Saint Venant, qui ont créé là un merveilleux jardin botanique Renaissance, avaient eu l'élégance de planter des peupliers au bord de la Brenne, sauf sur 200 mètres pour que les deux propriétés puissent s'apercevoir.

Mon père ne quittait plus sa chambre au moment de l'incendie et on veilla à garder fermés ses volets pour qu'il ne voit les flammes ni ne sente la fumée. Il décéda quelques semaines plus tard par une belle journée d'été. Avant de mourir, mon père nous réunit tous autour de son lit, les domestiques, le fermier, ma mère et moi, pour nous faire une sorte de confession. C'est les larmes dans les yeux que j'évoque ses derniers moments. Se sentant faiblir, il eut le courage d'exprimer devant nous tous, y compris le personnel, ce que sa conscience lui dictait, remords, regrets, joies et reconnaissance, ce fut bouleversant, il demanda pardon à chacun, ma mère s'est penchée vers lui et l'a embrassé en lui disant qu'elle ne lui en voulait en rien. Cette confession la rendit plus sereine et l'aida certainement à vivre ce deuil, sans doute avait-il été volage, mais avec beaucoup de discrétion pendant ses absences.

Je n'oublierai jamais ce comportement final débordant de noblesse et d'humilité.

Nous restions seules toutes les deux, maman et moi, mais les derniers moments de mon père nous avaient rapprochées même si nous n'avions pas du tout le même caractère, elle, femme de devoir et moi qui aimait la vie.

### • Les séjours à Sillery chez la sœur de mon père, Tante Amélie

Revenons en arrière : en 1919, fut créé sur le domaine du château de Sillery, près de Fontainebleau, un établissement qui accueillait des blessés de guerre, mais aussi des personnes atteintes de tuberculose. Sillery travaillait alors en étroite collaboration avec le sanatorium de Bligny où les professeurs Calmette et Guérin mirent au point le BCG. Cet établissement fut dirigé, de 1919 à 1960, par ma tante Amélie de Pitteurs, ce qui était exceptionnel pour une femme à l'époque.

Il me faut à son propos, ajouter quelques lignes relatives à son enfance pour expliquer sa personnalité exceptionnelle.

Au temps de ses premières années, la perte de l'Alsace et de la Lorraine <sup>(4)</sup> occupait les esprits, et la tante Amélie décida de devenir un garçon et de faire Saint-Cyr pour reprendre l'Alsace et la Lorraine et tuer Bismarck ! Ses parents eurent du mal à la dissuader. Toute sa raison de vivre disparaissait alors il lui fallait trouver autre chose. Elle pensa à Jeanne d'Arc mais elle n'entendait pas de « voix » et puis être brûlée...Elle résolut d'être stoïcienne et sa devise serait : « ô douleur tu n'es qu'un nom ! ».

Par la force des choses, durant ses premières années, elle dut redescendre de ses cimes d'héroïsme et s'adapter à une vie facile et bourgeoise mais très structurée par l'éducation, d'abord à Valmer puis au Pont-d'Oye.

La consigne de toute sa vie fut : servir. Un mot d'ordre qui contenait de l'oxygène, de la liberté, joie de donner et de recevoir. Se détacher de soi au point de ne plus penser qu'aux autres.

Sa vie est pour moi un exemple de parcours exceptionnel et je lui dois une reconnaissance que je n'exprimerai jamais suffisamment.

#### • Le décès de ma mère

C'est lors d'un séjour à Sillery que ma mère commença à souffrir et nous allions découvrir qu'elle était atteinte d'un cancer généralisé. Le charisme de ma tante Amélie fut d'une grande aide pour accompagner ma mère dans ses derniers moments ; elle avait 69 ans et elle est décédée le 21 janvier 1954.

#### • Seule à la Côte

Après l'enterrement à Reugny, où ma mère rejoignit mon père au cimetière, je suis rentrée seule à la Côte.

Ce fut très dur, lourd, triste et sombre. J'avais 30 ans et je ne suis restée qu'un mois en Touraine seule et sans obligations.

#### • En 1959 la vente de la Côte

Durant la seconde année de mon séjour à New York, je dus hélas rentrer en France car mes sœurs avaient décidé de vendre la Côte qu'aucune de nous trois ne pouvait reprendre. Le château fut vendu à M. et Mme de Warengien, un couple de plus de 60 ans, lui étant militaire à la retraite. Ils avaient décidé de gérer eux-mêmes la ferme et cette situation ne dura que quelques années, le poids des ans jouant son rôle. La Côte fut alors vendue à un industriel de Château-Renault, M. Besnier. Les propriétaires actuels sont M. et Mme de Lencquesaing, des amis de mes neveux et le château reste en quelque sorte dans ma famille. Lui est commissaire-priseur, très amateur de vieilles pierres et avec réconfort, je pense que cette maison que j'ai tant aimée se trouve dans de très bonnes mains.

*La vie très active de Anne de Pitteurs épouse de Bernard d'Orfond s'est poursuivie jusqu'à présent avec de très nombreux voyages et des séjours dans 48 pays dans le monde. Son mariage avec Bernard d'Orfond eut lieu en 1973 (ancien officier de marine) ; décédé en 2000, il fut également inhumé dans le cimetière de Reugny.*

- Conclusion -

La seule certitude d'une vie, c'est la mort. J'ai la chance d'avoir la foi, et quand il m'arrive de douter, j'ai l'espérance. J'attends sereinement d'entrer dans l'éternité...





En 1763, le manoir de La Côte qu'avait acquis Nicolas de Chaban de La Rivière, est cédé à sa soeur, Marie, et à son beau-frère, Jacques Valleteau de Chabrefy, originaire de l'Angoumois. À leur mort, le manoir passe à l'un de leurs fils, Thomas Valleteau de Chabrefy, lieutenant général au bailliage et siège présidial de Tours. C'est le fils de Thomas, Thomas, qui en hérite, puis une fille de Jérôme, Marie Louise-Marguerite Valleteau de Chabrefy, épouse d'un aristocrate belge, le baron Armand de Pitteurs-Hiegaerts.

Des lettres de noblesse, délivrées en 1771, à Jacques Valleteau de Chabrefy, furent confirmées par arrêt du Conseil, le 6 décembre 1771.

Armes: "*Parti, au 1 d'argent, à l'aigle au vol abaissé, de sable, au 2 d'argent, à trois monts mal ordonnés, de sable, chacun de trois coupeaux posés en pyramide ; le premier sommé d'un coq au naturel*".

**VALLETEAU Jean, Jacques, sieur DE CHABREFY**

**DE CHABAN Marie,**

Dame de Valmer, Chançay et de Chabrefy

(en 1763, au décès de son frère, elle hérite du manoir de la Côte à Reugny)

**Conseiller et secrétaire du Roi**

**VALLETEAU DE CHABREFY Thomas**

né à Angoulême en 1733, décédé à Tours en 1792

**BARRÉ Marie, Françoise**

ils se marient à Tours en 1772

**Administrateur du département d'Indre-et-Loire**

**VALLETEAU DE CHABREFY DE LA CÔTE Thomas**

né à Alençon en 1778, décédé à Chançay en 1846

**CABARET Marguerite**

**Maire de Chançay (de 1815 à 1823)**

**VALLETEAU baron DE CHABREFY Jérôme, Charles**

né à Paris en 1813, décédé à Chançay en 1874

**DE BONNARD Marie Amélie**

**Maire de Chançay**

**VALLETEAU DE CHABREFY Marie, Louise, Marguerite**

**DE PITTEURS - HIEGAERTS Armand, baron**

ils se marient à Chançay en 1867

(dans la chapelle du château de Valmer)

**Maire de Chançay**

**DE PITTEURS - HIEGAERTS Amélie**

née à Chançay en 1871

**Membre de la SAT  
(Prix Lhuillier 1957)**

**DE PITTEURS - HIEGAERTS Jeanne**

née à Chançay en 1873

**DE PITTEURS - HIEGAERTS Adrien, baron**

né à Chançay en 1875, décédé à Reugny en 1948

**De BONHOME Isabelle  
Membre de la SAT  
Maire de Chançay**

**DE PITTEURS Anne**

née en 1921

Notes :

(1) Prix Lhuillier (Bulletin SAT XXXII, page 100) :

« Au cours de sa séance du 20 mars le Conseil d'administration de la Société a décidé d'attribuer le prix Lhuillier 1957 à Mlle Amélie DE PITTEURS, membre de notre Compagnie, pour son livre *Touraine, jardin de mon enfance*, préfacé par le duc de Levis-Mirepoix de l'Académie française et édité par la Maison Mame. L'ouvrage évoque la douceur de vivre que l'on connaissait encore en Touraine à la fin du siècle dernier. Dans le cadre de Valmer aujourd'hui disparu, il ressuscite l'ambiance de cette époque révolue et campe avec alacrité les personnages tourangeaux d'une classe sociale maintenant éteinte. Ainsi, constituant à sa manière un témoignage et un document, *Touraine, jardin de mon enfance* répond-il à l'esprit qui préside à l'attribution du prix Lhuillier ».

(Rappel : le prix Lhuillier vous a été expliqué dans la Lecture Découverte n° 32 du 28/06/2021 écrite par Daniel Schweitz).

(2) Reugny comptait 1.070 habitants en 1921 et environ 1.700 aujourd'hui.

(3) (Bulletin SAT XXIX, page 373) :

« Nécrologie. – M. le baron DE PITTEURS est décédé au château de la Côte. Membre titulaire depuis 1921, il suivait avec intérêt nos travaux et il fut un assistant fidèle à nos séances jusqu'à ce que son état de santé le lui interdise. Erudit, collectionneur avisé, il conservait avec soin son joli château de la Côte qu'il avait hérité de ses ancêtres, les Valleteau de Chabrefy. Le 3 juin dernier, le baron de Pitteurs y avait accueilli, avec son urbanité coutumière, les membres du Congrès Archéologique. A Madame de Pitteurs et à ses enfants, M. le Président adresse l'expression sincère des condoléances de la Compagnie ».

(4) En réalité l'Alsace et le département de la Moselle.